



**HAL**  
open science

## De la première à la dernière ligne de la ligne 1 : La novela de mi vida de Fernando Terry -chapitre 4

Caroline Lepage, Diana Gil Herrero

### ► To cite this version:

Caroline Lepage, Diana Gil Herrero. De la première à la dernière ligne de la ligne 1 : La novela de mi vida de Fernando Terry -chapitre 4. Crisol Série numérique, 2020, La novela de mi vida de Leonardo Padura: miscellanées (13). hal-04441151

**HAL Id: hal-04441151**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04441151>**

Submitted on 6 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

**De la première à la dernière ligne de la ligne 1 : *La novela de mi vida* de Fernando Terry – chapitre 4<sup>1</sup>  
(p. 51-54)**

CAROLINE LEPAGE

(AVEC LA COLLABORATION DE DIANA GIL HERRERO)

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE –

UR ÉTUDES ROMANES / CRIIA/GRELPP

c.lepage@parisnanterre.fr

1. Si l'on se concentre sur la trajectoire de Fernando Terry, on comprend la logique qui présidait à l'assemblage des trois premiers chapitres de la ligne 1 du récit : démontrer par A + B, depuis toutes les perspectives possibles, la totale, tragique et coupable *décubanisation* de l'exilé, incapable de renouer avec son identité culturelle, par lui-même d'abord (cf le chapitre 1), puis alors qu'il est accueilli dans une vraie maison cubaine, avec de vrais amis vraiment cubains, face à un vrai banquet vraiment cubain. Chaque chapitre composait un volet de l'argumentation sous-jacente, en trois temps, donc, comme dans toute bonne dialectique, destinée à le décrédibiliser et délégitimer en tant que vrai ami et vrai Cubain, justement... Avec cette conclusion « naturelle » que le miracle de sa *recubanisation* n'aurait pas lieu, y compris *via* le rituel d'une transsubstantiation démultipliée et hypersymbolisée. C'est pourtant bien de miracles qu'il s'agit dans le chapitre 4, qui marque en cela une rupture et tire le protagoniste de l'impasse / échec dans laquelle / lequel il se trouve enfermé... ; le sort ainsi, enfin, de la catégorie des zombies pour réintégrer celle des vivants, plus ou moins en phase avec la réalité environnante. De là à parler d'un réveil, et même, d'une résurrection cubaine de Terry, il n'y aurait qu'un pas. D'ailleurs, si l'on s'intéresse à la dimension symbolique des nombres, on remarquera que dans ce chapitre 4, le terme « milagro(s) » est répété à 4 reprises... et on se souviendra avec Chevalier et Gheerbrant que :

Les significations du quatre se rattachent à celle du carré et de la croix.  
Depuis les époques voisines de la préhistoire, le 4 fut utilisé pour signifier le

- 1 Dans cette série d'articles, nous numéroterons les chapitres (ou sections, ou blocs, puisqu'il ne s'agit pas à proprement parler de chapitres) en ne prenant en compte que la ligne 1. Le chapitre 4 correspond donc à la 8e dans l'intégralité de *La novela de mi vida*.

solide, le tangible, le sensible. Son rapport avec la croix en faisait un symbole incomparable de plénitude, d'universalité, un symbole totalisateur [...]. Le quatre symbolise la totalité du créé et du révélé<sup>2</sup>.

2. La question que nous nous posons ici est donc la suivante : que se passe-t-il dans ce chapitre pour rendre à Terry le solide, le tangible, le sensible de Cuba et de la *cubanité*, par voie de conséquence, une première reconquête de la plénitude de son être fragmenté et dispersé ?
3. Sur le plan diégétique, l'élément-clé du contact avec le fameux document concernant le supposé roman d'Heredia trouvé par le docteur Mendoza dans la bibliothèque de la Grande Loge maçonnique de La Havane opère la rupture avec ce qui précède. Une seconde fois, il joue le rôle d'électrochoc pour un Terry mort-vivant. On repensera au contenu du message que lui avait envoyé Álvaro à Madrid, « FERNANDO, FERNANDO, FERNANDO: AHORA SÍ HAY UNA BUENA PISTA. CREO QUE PODEMOS SABER DÓNDE ESTÁN LOS PAPELES PERDIDOS DE HEREDIA » (16), qui lui avait fait quitter sa passivité madrilène résignée pour entreprendre les démarches lui permettant de revenir à Cuba et de fantasmer des retrouvailles par le biais d'un futur double café cubain. À se demander si le protagoniste n'a pas stagné dans une forme de coma entre les pages 17 et 51, c'est-à-dire entre les mentions de la découverte du vieux professeur. Ce qui appelle d'ores et déjà deux remarques : pour que Fernando réintègre la / une réalité de l'île, il lui faut un contact non tant avec le présent (cela n'a pas fonctionné, on l'a vu et revu) qu'avec le passé. Cela signifie-t-il juste qu'il a besoin de revenir aux sources pour, effectivement, renouer avec Cuba et la *cubanité*, ou alors que l'hier représente pour lui une échappatoire ? De même, son intérêt semble piqué exclusivement parce qu'il s'agit de littérature – à voir comme discours premier sur la réalité, en somme également comme un retour aux sources, ou, là aussi, comme une échappatoire ?
4. Concernant le fonctionnement du chapitre, il ne diffère pas de ceux des trois premiers (on en tiendra compte pour une analyse globale de la construction de la ligne 1 du roman, avec en tête une réflexion sur les mécaniques discursives mises en place) : de nouveau, le but consiste à tracer les contours du personnage de Terry en fonction de ceux de ses interlocuteurs, Álvaro et Mendoza, c'est-à-dire, pour le premier, l'ami-« hermano », l'am-

2 Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles (mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres)*, Paris, Robert Laffont, 1982, p. 630.

phitryon généreux, le plus vrai des vrais écrivains cubains contemporains du groupe des Socarrones (*cf* chapitre 3) et, pour le second, la double autorité que lui confère théoriquement son appartenance à l'institution universitaire et à la franc-maçonnerie. Autant dire qu'il n'y a rien d'anodin à ce que Fernando soit accompagné précisément d'Álvaro pour aller rencontrer précisément Mendoza.

5. On commencera par noter qu'Álvaro perd son statut et son rôle d'hôte recevant au bénéfice de celui d'hôte reçu, et occupe dorénavant une place et joue un rôle très secondaires.
6. a) à la différence de ce que nous avons observé pour les trois premiers chapitres, ici, il n'est plus le premier à prendre la parole, directement (*cf* p. 18 pour le chapitre 1 : « —Por fin, mi hermano » ; p. 22 pour le chapitre 2 : « —Ábrele tú, guajiro » ; p. 36 pour le chapitre 3 : « con treinta dólares te limpias el pecho »), avec tout ce que cela signifie. La relégation au second plan s'amorce déjà, et ira croissant, jusqu'à une subtile, mais nette, évacuation.
7. b) À quoi il faut ajouter le déséquilibre flagrant entre le nombre de ses interventions et celles des autres dans la conversation : 14 pour Mendoza, 10 pour Terry et seulement 5 pour Álvaro. Avec les mêmes conclusions.
8. c) Le contenu desdites interventions mérite en outre d'être commenté. Voyons cela pas à pas.

\* « —¿Entonces ya usted cree en los milagros, maestro? » (51).

Álvaro endosse le rôle de l'histriion et / ou du cynique, qui s'en tient au registre de la plaisanterie et / ou de l'ironie, sa cigarette à la main, alors que les deux autres parlent de choses sérieuses, penchés sur le précieux document, avec un zèle et un enthousiasme qui relèvent semble-t-il bel et bien d'une sorte de foi : « —Sí, suena a milagro. —El doctor Mendoza golpeó con sus nudillos el papel de un amarillo desvaído, plagado de dobleces—. Nadie sabe cómo esos dichosos cajones llegaron al Archivo Nacional » [51]. Cela veut-il dire qu'Álvaro endosse également si ce n'est le rôle de mécréant, du moins celui de non-initié ou de l'initié à demi ? Quelle que soit la réponse, le personnage sert ici clairement de point de comparaison. L'interrogation n'en demeurera pas moins de premier plan à l'heure d'établir comment s'effectue la répartition de la crédibilité et de la légitimité en matière de connaissances et de ferveurs de / à l'égard de l'œuvre herédienne et de son

auteur, étant entendu, on l'a dit, que le plus crédible et le plus légitime sur ce plan sera couronné plus crédible et plus légitime héritier de la *cubanité* originelle. Il faudrait presque avancer sa lecture du roman avec un tableau de pointage de la distribution des bons et des mauvais points reçus par chaque personnage (et ce sur les trois lignes du récit).

\* «—Nunca en mi puñetera vida estudié tanto. ¿Quiere que le recite *La guerra de las Galias?*... “*Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitanztertiam qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli apellantur*”...» (51).

Cette réplique est beaucoup plus importante qu'il y paraît. À son habitude, le narrateur-auteur met les éléments dépréciatifs et disqualificatifs directement en bouche du personnage, pour, en l'occurrence, faire admettre par Álvaro qu'il aura été un étudiant sans réelle envergure, tout juste un besogneux (on se le rappelle, Fernando, lui, avait particulièrement brillé pendant ses études... avec encore suffisamment de temps pour séduire quantité de jeunes femmes), qui aura retenu des enseignements reçus non pas des savoirs et de la matière à réflexion (par exemple, la pensée de philosophes antiques), dans ce cas précis issus du passé (apparemment la chasse gardée de Terry, le terrain où, lui, il excelle), mais un minable passage de traduction, la tarte à la crème des études latines, qu'il répète passivement, comme un élève de base : « ¿Quiere que le recite... » (51).

\* « —No entiendo nada » (52)

« —Otra vez no entiendo maestro [...]. ¿Cuidado de qué? » (53).

Les deux répliques suivantes sont brèves, volontairement itératives et marquent l'impuissance / l'incompétence du personnage (renforcées par les incises « confesó Álvaro » [52] ; « admitió Álvaro » [53]) dans l'affaire qui occupe ses deux interlocuteurs et dans laquelle il n'aura finalement eu qu'une fonction minimale, de simple adjuvant périphérique (d'autant plus que son action concerne le hors-Cuba), en envoyant le fameux message à Fernando pour le prévenir de la découverte du document, etc. Certainement pas un concurrent de taille, donc, pour disputer à son ami-« hermano » le titre de plus digne héritier d'Heredia. Ce qui, suivant la mécanique extrêmement didactique mise en place dans ce roman à thèse, arrive en manière de

confirmation redondante de ce que paraissent indiquer ses précédentes interventions : il n'est pas initié et décidément pas à la hauteur de l'événement. La question « ¿Cuidado de qué? » le place presque dans la division des benêts qui ne comprennent rien et à qui il faut tout expliquer. Cela sera à inscrire dans la succession des duels symboliques mise en place depuis le début, notamment dans le chapitre 2 : après le K.O. infligé à Miguel Ángel, à travers le rappel faussement fortuit, de ce que Fernando était bien meilleur que lui à l'école primaire en langue et en lettres, nous avons donc le K.O. infligé à Álvaro, sur ce même terrain, pour l'époque de l'université et pour l'époque du récit cadre. Pas anodin qu'il s'agisse justement des deux nobles figures de l'auctorialité placées du bon côté du plan de table dans le chapitre 3. À se demander si l'hypervalorisation d'Álvaro, et, dans une moindre mesure, ou différemment, de Miguel Ángel, dans les trois chapitres précédents n'a pas pour véritable objectif de mieux bâtir en amont – donc, stratégiquement par anticipation – la solidité de futurs faire-valoir du / pour le protagoniste.

\* « —Porque es raro, profe [...]. Y eso es lo bueno que tiene... Dígame otra cosa, ¿quién más sabe lo que dice esa acta? » (54).

Avec ce « —Porque es raro, profe », une inutile reprise / ponctuation creuse de ce qui a été dit, Álvaro se cantonne lui-même au rang d'étudiant à l'égard d'un enseignant, à qu'il s'adresse de surcroît avec le terme certes affectueux, mais aussi infantile de « profe » (dans les deux répliques précédentes, il lui donnait du « maestro » [51 et 53]), en somme en mineur, dans une relation clairement déséquilibrée. « Y eso es lo bueno que tiene... » prouve qu'effectivement, pour lui, tout cela ne dépasse pas le stade de l'énigme pour jouer, entre deux cigarettes (« después de encender otro cigarro » [54]), n'est pas une mission et certainement pas une croisade, comme cela semble être le cas pour les deux autres. « Dígame otra cosa » le fixe définitivement dans la zone externe de ceux qui ne savent pas et à qui il faut tout apprendre et tout éclairer ; non pas celle des « profe(s) » et des « maestro(s) », même pas celle des élèves, mais celle des cancre. Quant à la question finale, « ¿quién más sabe lo que dice esa acta? » (54), elle confirme son statut de strict adjuvant. Il se contente de pousser la réplique pour permettre à ses interlocuteurs de déployer leurs connaissances et de montrer leur supériorité. Sacré faire-valoir, en effet.

9. d) Le comportement des deux autres à son égard et leur réaction à ses propos ne sont pas non plus quelconques.

\* On peut interpréter la réaction de Mendoza à la première réplique d'Álvaro (« —¿Entonces ya usted cree en los milagros, maestro? » [51]) comme du simple amusement (« El doctor Mendoza sonrió » [51]) ou comme une légère condescendance professorale et paternelle à l'égard d'un étudiant espiègle, mais un peu balourd. On remarque qu'il sourit, mais qu'il ne rit pas. Ce que confirme dans de belles proportions sa réponse : « Claro, todavía me acuerdo... Te dije que únicamente si ocurría un milagro ibas a aprobar el semestre y al final sacaste cinco puntos » (51). Depuis son statut et son autorité de « doctor » (répété à deux reprises en quelques lignes), Mendoza confirme qu'Álvaro comptait parmi ses étudiants les plus médiocres, tellement que l'enseignant se souvient très bien, toutes ces années après, du détail des « cinco puntos ». Pour un vieux professeur en fin de carrière, cela en dit long... Révélateur, d'ailleurs, qu'il ne prenne même pas la peine de répondre quand Álvaro croit plaisanter avec sa parodie de récitation d'une longue citation latine.

Qu'en est-il de Terry ? Lui, il ne répond pas, ne semble tout bonnement pas prendre part à la conversation qui se déroule à côté de lui, encore plongé dans ses souvenirs, suivant le même mécanisme obsessionnel où le présent n'évoque pour lui que le passé (« Fernando sintió cómo subía la marea de la nostalgia » [51]), les souffrances d'antan (« aun cuando reconoció que el doctor Mendoza no figuraba precisamente entre los mejores recuerdos de los años de la universidad » [51]), que le passage du temps sur les corps (« El anciano ahora delgado y de apariencia endeble, con la piel desgajada en mil dobleces, era entonces un hombre corpulento, de la edad que él mismo tenía ahora » [51]). Il tourne en rond, encore et encore. Preuve que le début de ce quatrième chapitre constitue une phase de transition entre le Terry déconnecté de la réalité du début et le Terry reconnecté à une certaine réalité que l'on voit s'éveiller dans ces lignes, progressivement. La prime stagnation dans les « elucubraciones » (17), en focalisation interne, n'empêche toutefois pas de d'ores et déjà de créer une première scission entre Álvaro et lui. Car si, comme son ami, l'étudiant Fernando a pu juger « absurdo » (51) d'apprendre la langue et la culture latines, il se distingue en ce qu'alors qu'Álvaro enchaîne les blagues de potache, lui a visiblement mûri, à présent capable de se rendre compte et de mesurer l'importance des enseignements reçus : « Sin embargo, la erosión de los años y la certeza

adquirida con el tiempo de cuánta razón había tenido Mendoza » (51). Largement de quoi l'installer d'entrée de jeu dans la position de véritable interlocuteur du « doctor » / « maestro » / « profe », *a fortiori* quand le personnage lui inspire des sentiments (« le hacía sentir una cálida simpatía por el viejo maestro de latín » [51]) que l'on attendait à l'égard de ses amis dans les chapitres précédents.

\* Intéressons-nous à présent aux réactions / réponses de Mendoza et Terry aux deux répliques suivantes d'Álvaro :

« —No entiendo nada » (52) ;

« —Otra vez no entiendo maestro [...]. ¿Cuidado de qué? » (53).

10. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de nouveau de montrer le décalage entre Álvaro et les deux autres. Pour la première, c'est Fernando qui explique ce qu'il y a à comprendre (« Es como si » [52]). Explication qui reçoit une validation claire et totale de Mendoza : « Exacto » (52). Les fameux bons points crédibilisants et légitimants. Pour la seconde, c'est au tour du professeur, dont le « Vamos a ver » (53) a tout d'une tentative de didactisation basique. Le partage des rôles entre initiés auprès du non-initié est net et trace, là aussi, une subtile frontière. Le non-initié demeurant finalement exclu de la suite du débat, dans les deux répliques suivantes (« A lo mejor no es una novela... » [53] ; « Una novela que ese periodista nunca vio » [53]), qui bâtissent un dialogue à deux et non à trois – significativement, Álvaro n'intervient plus dans ce bloc d'échange où les prises de parole sont longues et chargées en contenu tandis que les siennes étaient courtes, vides et interrogatives.

\* Pour ce qui est des réponses et réactions du duo Terry-Mendoza à l'ultime réplique d'Álvaro (« —Porque es raro, profe [...]. Y eso es lo bueno que tiene... Dígame otra cosa, ¿quién más sabe lo que dice esa acta? » [54]), il est révélateur que seul Mendoza intervienne, avec une réponse strictement informative : « Le di una copia a la universidad y otra a un investigador del Archivo Histórico de Matanzas. Y también a la logia, claro. Porque esto no es un asunto privado » [54]). Álvaro n'est plus un interlocuteur au sens plein du terme, mais un support où accrocher, d'ailleurs un peu artificiellement, le plus anecdotique de la diégèse.



11. Poursuivons en ajoutant que le personnage de Mendoza est également décisif dans ce chapitre parce qu'il amène avec lui la franc-maçonnerie, dont on sait l'importance qu'elle aura dans l'ensemble du roman, en l'occurrence dans ses trois lignes de récit.
12. Ici, cela prend deux directions.
13. D'abord, il y a un lieu (« la Gran Logia » [51]), intemporel, contrairement à tout le reste, qui se dégrade et / ou disparaît immanquablement, aussi bien les personnes que les espaces, comme l'ont montré et démontré les 3 précédents chapitres.
14. En effet :
  - si lors de son retour à Cuba, les déambulations désespérées de Terry dans les rues de la Havane (chapitre 1) l'avaient confronté à la destruction de l'espace cubain familier-mémoriel (« la cafetería de Las Vegas y su invencible mostrador de caoba pulida se habían esfumado, como tantas otras cosas de la vida » [16]), le temple maçonnique, lui, est toujours là, solidement là ;
  - Si, en arrivant chez Álvaro (chapitre 1), le protagoniste s'était d'abord enfui en se retrouvant face à la réalité d'un « edificio desvencijado [...] entre latones de basura desbordados, paredes heridas por el salitre y perros tristes y sarnosos » (16), le temple maçonnique, lui, se dresse devant le passant dans toute sa fascinante splendeur :

En miles de ocasiones, en ómnibus o a pie, había pasado frente a aquella mole de hormigón, coronada con una bola del mundo sobre la que se posaban un compás y una escuadra enmarcando una brillante letra G, que invocaba al Dios genérico y creador de los masones (51) ;
  - si (chapitre 1), les Cubains croisés ne s'étaient semble-t-il pas inscrits dans son champ visuel, y compris quand il se tenait sur l'habituellement très fréquenté Malecón, parce que, sans doute, ils ne représentaient plus rien (« el largo muro que separaba a los habaneros del mar permanecía desierto » [16]), les maçons, eux, sont toujours là, invariablement là, à travers les siècles, avec tout ce qu'ils représentent.
  - si ses amis du groupe des Socarrones avaient été bien difficiles à voir autrement que comme des étrangers, métamorphosés par le temps pour la plupart d'entre eux, et fondamentalement suspects (chapitres 1, 2 et 3), à leur tour relégués dans un second plan visuel et psychique (derrière

l'écran de fumée des obsessions) et également passés au filtre de tenaces préjugés... – incapables, en somme, d'être des modèles pour sa *recubanisation* –, les francs-maçons non seulement ne changent pas dans ce qu'ils sont intrinsèquement, mais ils offrent à Terry un miroir dans lequel il peut se reconnaître, fraternellement, justement, autour du motif de la stigmatisation et de la résistance :

Al final, los masones, como los religiosos, habían logrado el éxito de la supervivencia, al precio de admitir infinidad de transfiguraciones y ocultamientos sociales, y luego de demostrar una fe insólita en su fraternidad y una terca capacidad de resistencia (51) ;

- si, par conséquent, Terry s'était senti en inéquation avec une décevante et violente *cubanité* du présent, où il se trouvait comme perdu, un total *outsider*, la franc-maçonnerie ne cesse pas de lui offrir un horizon référentiel familial et sublime, bien que partiellement inconnu, paradoxalement plus proche que le (très) connu, foncièrement attirant et où pourraient bien être préservés les secrets de la *cubanité* éternelle, où venir s'abreuver et se nourrir (en référence au banquet du chapitre 3), une véritable mystique de l'île : « [...] Fernando siempre sintió una curiosidad mística por lo que podía significar aquella suerte de comandancia nacional del misterio masónico » (51).
15. Cela explique qu'à la différence de ce qui s'est passé dans le cercle amical, s'agissant de la loge maçonnique et des franc-maçons, le temps ait œuvré dans le sens d'un effacement de préjugés pourtant profonds, soigneusement présentés comme le produit d'un discours formaté extérieur (« al ser estigmatizada como una institución retrógrada y burguesa, llegó a considerar a la masonería como una tribu prehistórica y en vías de segura extinción. Tal vez por eso la asociaba con un gueto oscuro donde se refugiaban unos pocos viejos —siempre los imaginaba vestidos de traje y corbata—, empeñados en conservar un ideal y unos ritos que, como la religión, terminarían barridos por los vendavales de los nuevos tiempos » [51]), avec le résultat d'une hypervalorisation finale.
16. Où l'utopie maçonnique, son espace, ses valeurs, ses secrets et ses représentants, devient le pilier le plus solide du repérage spatio-temporel pour le protagoniste, celui qui lui permet d'ailleurs presque instantanément de quitter le refuge de l'intériorité psychique des « elucubraciones » et les espaces imaginaires des souvenirs malades pour revenir à la « réalité », lit-

téralement de s’y amarrer, notamment par le biais du dialogue (enfin !)... Le tout donnant lieu à une sorte de renaissance, comme si cet endroit, tangible, mais éminemment symbolique et éminemment associé au passé, où tout le tangible construit le symbolique et les racines dans le passé, était à voir comme une matrice (dans laquelle il entre significativement pour la première fois). Une matrice dont il ressortait, accouché une seconde fois par un Mendoza installé dans le rôle d’un père et d’un maïeuticien maçons, partiellement absout de ses fautes et partiellement *recubanisé*. On pourrait voir un paradoxe derrière cet ancrage dans une « réalité » en apparence hors temps et hors espace de la maçonnerie, alors qu’il s’agit en fait d’un nécessaire redémarrage depuis zéro, du non-temps dans un non-espace afin d’être capable, ultérieurement, de regagner l’ici et maintenant. Justement parce que la maçonnerie délivre l’apprentissage d’un certain rapport au monde, dans ce qu’il a parfois de plus concret, depuis une traduction métaphorique du réel, une défamiliarisation absolue des modalités de l’appréhension de son environnement, à partir d’un travail à la fois personnel et collectif. Ce lien entre maçonnerie et paternité est, au demeurant, affiché dès le frontispice du roman, par le biais d’une dédicace de l’auteur à son propre père : « A mi padre, maestro masón, grado 33, y con él, a todos los masones cubanos » (9). On ne manquera pas de remarquer l’absence de figure féminine / maternelle dans l’équation à cette étape de la résilience du protagoniste... et de constater qu’elle apparaîtra et jouera son rôle seulement plus tard, à travers le personnage de Delfina, d’une manière tout aussi symbolique (notamment dans la relation charnelle consommée dans les flots d’une mer à voir comme seconde matrice – chapitre 41, 227 – et avec une dimension onomastique attachée au prénom de la jeune femme qui redouble la démonstration), mais ô combien différente. D’abord la guérison de l’esprit, grâce aux hommes-maçons, ensuite la guérison du corps, grâce à l’amante-mère.

17. Ensuite, Mendoza est utile en ce qu’en tant que maçon-intellectuel-universitaire, il sert de contrepoint pour, à court, moyen et long termes, asseoir la crédibilité et légitimité à la fois d’un Terry-intellectuel-universitaire en tant que véritable fils spirituel d’Heredia et celles d’Heredia en tant que véritable maçon-intellectuel-père de *cubanité*, effectivement par contraste.
18. S’il y a d’abord déséquilibre des forces entre Mendoza et Terry, en faveur du premier, sur cette cruciale question heredienne – Mendoza a

découvert la lettre et détient les informations officielles et officieuses sur le sujet ; c'est également lui qui invite et reçoit les non-initiés à la maçonnerie que sont Fernando et Álvaro dans le temple (« Mendoza los había esperado en el vestíbulo del edificio al cual Fernando entraba por primera vez en su vida » [51]) –, l'équilibre s'établit rapidement entre eux face à / grâce à l'ignorance d'Álvaro, le cancre et le mécréant (sans compter la précision [en réponse à une question de Mendoza à Terry] que Fernando, lui aussi, est enseignant [54] : « ¿Y de qué estás viviendo en Madrid? [...] —De profesor »), et, tout aussi rapidement, il y a de nouveau déséquilibre, cette fois au bénéfice absolu de Terry. Tandis que la « gestuelle » de Mendoza se révèle faussement neutre pour traduire qu'en réalité, il est novice en matière hérédienne (« Mendoza levantó el folio mecanografiado y lo observó, como si lo viera por primera vez » [52]), Terry, le plus jeune des deux (encore un élément destiné à renforcer la stature et le mérite de Fernando en tant que spécialiste du poète et de son œuvre), prouve immédiatement, facilement et itérativement, son érudition sur le sujet, validée d'entrée de jeu par la précision, là aussi faussement neutre, qu'il a derrière lui « años de estudio de la vida de Heredia » (53) et par le fait, complémentaire, qu'à la différence de son ami-« hermano », il pose des questions surtout factuelles à Mendoza (« ¿Y por qué es tan milagrosa la aparición de esos cajones con documentos? » [52] / « ¿Por qué? » [52]). Cela parce que lui sait / connaît tout et bien davantage que ce que sait / connaît son ancien professeur, hors, en effet, l'élément aléatoire du document découvert.

Que yo sepa, nadie sabe lo que está escrito en esos papeles, si es que son lo que yo creo. Lo que se conoce es una nota de la mujer de Heredia donde habla de un manuscrito que no debía publicarse. La historia de que Heredia estaba escribiendo una novela sobre su vida la sacó un periodista mexicano después de su muerte (53).

19. On retiendra dans ce fragment la présence de poids des verbes « saber », en tête de phrase et associé au pronom personnel « yo » et l'opposition qu'elle pose entre un *moi, je sais* et *un personne ne sait*, et « conocer ». Or, ce que Terry sait et connaît n'est certes pas formulé de manière affirmative (en référence à « sepa » et à « si es que son lo que yo creo »), mais :

1) le subjonctif et le verbe d'opinion sont pure rhétorique, politesse ou fausse modestie, puisque le personnage s'appuie sur le titre de meilleur herédien de Cuba, ou à peu près, que lui a décerné rien moins que l'institu-

tion universitaire (*cf* chapitre 2). D'ailleurs, c'est en sachant / connaissant (« su discutida pero posible autoría de la novela *Jicoténcal*, sus iluminadores y anticipados comentarios sobre la novela histórica, siempre habían apoyado sus sospechas. » [53]) supérieur que Terry réagit au doute de Mendoza (« Por eso creo que no es una novela... » [53]), avec un « admitió » qui n'a incontestablement rien à voir avec celui qu'on lisait quelques lignes plus haut pour souligner le piteux aveu d'incompréhension d'Álvaro. Là, il s'agit d'une concession, plus ou moins dubitative, avec, peut-être, une pointe d'insolence dans ce « Que yo sepa » et dans le fait de trancher la question avec un diagnostic définitif : « nadie sabe lo que está escrito en esos papeles » (53). Pour achever de montrer cette dissemblance et ce déséquilibre entre les eux sur ce champ, la suite de l'échange – en focalisation zéro ? En focalisation interne ? L'ambiguïté crée la complémentarité – clôt la démonstration sur qui sait / connaît quoi de réellement capital et utile : « Fernando Terry inició un paseo nervioso. Las evidencias manejadas por Mendoza le eran de sobra conocidas » (53) ;

2) ce que sait et connaît le protagoniste constitue l'essentiel de ce qu'il y a à savoir et à connaître pour être en mesure de mener l'enquête : Heredia a bien écrit un texte particulier et ce texte est bien une sorte de biographie fictionnalisée. On se rend compte de la manière dont les strates du roman s'élaborent, en soi, en quelque sorte en tournant sur elles-mêmes, et se tissent entre elles, à différentes échelles, toujours complémentaires, pour créer et cadenciser le sens, l'air de rien. Cela, en effet, à la fois au niveau d'une même ligne narrative et au niveau des trois. Au niveau de la ligne 1 : après que les chapitres 2 et 3 ont montré sous tous les angles un Terry en anti-héros coupable pour feindre de concéder au personnage la supposément maigre, mais éclatante, qualité de sachant-connaissant sur le domaine herédien (cela ne peut être que vrai puisque personne, ni les autres personnages, ni le narrateur-auteur ne montre la moindre complaisance à son égard [on se souviendra ici du rôle qu'a joué Miguel Ángel sur ce volet de la démonstration]), le chapitre 4 peut aisément se construire sur un supposé acquis dans le portrait de Terry : il est bien le spécialiste du poète et sa parole a valeur de vérité. Au niveau des trois lignes narratives : l'astucieux procédé de la lecture simultanée donne instantanément raison à Fernando, dans ce qu'il sait-connaît, dans ce qu'il croit savoir-connaître et dans ce qu'il imagine devoir faire à partir de ce qu'il sait-connaît. Le chapitre 4 de la ligne correspondant, on l'a dit, à la 8e section dans l'ensemble

du roman, le narrataire-lecteur aura déjà lu 3 chapitres du texte d'Heredia, qui, donc existe bel et bien, qui, donc, est bel et bien « una novela sobre su vida ». Cette volonté de placer le savoir / la connaissance vrais du côté de l'extérieur / l'exil et, sur cette base, de lui confier la mission suprême d'aller découvrir et de rétablir la vérité entre dans la même logique qui veut que l'information concernant la nature du texte écrit par Heredia n'émane pas d'un Cubain de l'intérieur et pas de l'histoire littéraire conventionnelle, de la discipline historique et, encore plus globalement, d'une quelconque institution, mais de l'extérieur (le Mexique) et du journalisme... Cela pose l'idée que le décentrement constitue un préalable à ce retour et à cette constatation sur / de la fameuse version officielle, entachée des pires soupçons, décrédibilisée et délégitimée – on y revient, une fois de plus. Hors l'anecdote biographique que Padura a longtemps exercé le métier de journaliste (d'abord pour *El Caimán barbudo*, ensuite pour *Juventud Rebelde*, tout cela dans une période allant de 1980 à 1995) et qu'il continue à régulièrement écrire pour la presse (en 2015, par exemple, il signait un article sur les relations entre Cuba et les États-Unis, « Cuba-EEUU: Otear el futuro posible<sup>3</sup> », pour l'agence Inter Press Service), on voit bien qu'il y a là la base de cette nouvelle poétique et « politique » de l'écriture de l'Histoire, supposément depuis une enquête humaine sur l'événement depuis l'humain (comprendre : viscérale [exactement ce qu'est l'aventure herédienne et personnelle de Terry lors de ce retour à Cuba] ; viscérale, c'est-à-dire forcément sincère et véridique [comment imaginer qu'un Fernando, poussé au bout de ses limites et de ses illusions pourrait encore tricher ?]), et, dans une approche méta-, sur les mécanismes même de la narration du fait historique. Le journalisme occupant une place privilégiée dans ce type d'approche. Ce n'est pas pour rien, par exemple, que García Márquez, l'un des plus visibles et des plus emblématiques promoteurs de cette posture qui remet par principe en question les « vérités » des historiens, au bénéfice de la vérité des journalistes et des écrivains. Tel était le but de la création, en 1994, de la FNPI (Fundación para un Nuevo Periodismo Iberoamericano – Fundación Gabo depuis 2019), dont Gabriel García Márquez fut le premier président. La position du Colombien était claire, énoncée quantité de

3 Leonardo Padura, « Cuba-EEUU: Otear el futuro posible », Agence Inter Press Service, 10/01/2015. En ligne : <https://www.ipsnoticias.net/2015/01/cuba-eeuu-otear-el-futuro-posible/>

fois, notamment lors de la 52<sup>e</sup> Asamblea General de la Sociedad Interamericana de Prensa, en 1996<sup>4</sup>.

20. En ce sens, on comprend l'importance et la portée du contournement et de la mise en échec de Mendoza, en tant que représentant, caricaturalement portraituré, de l'institution universitaire, une institution universitaire montrée comme certes détentrice d'informations (d'ailleurs fallacieuses – pour que la dégradation soit complète – puisqu'on finira par apprendre que le document en question n'est pas qu'un faux, destiné à leurrer les méchants et les nigauds), mais, d'une part, compromise, donc décrédibilisée / illégitimée sur le plan de l'éthique et de la morale, et, d'autre part, vieillissante... En somme doublement plus à même de se lancer dans l'aventure héroïque de la quête de vérité. Il faut avoir la flamme du désespoir et une vision d'ampleur pour y parvenir ; ce qui est le cas de Terry : « Sólo de pensar en la posibilidad de realizar el hallazgo, Fernando temblaba: aquellos papeles podían convertirse en el texto más revelador de la literatura cubana, y por eso insistió en apuntalar sus esperanzas » (53). Voilà à quoi sert également l'aveu d'un Mendoza placé dans la position du pénitent dévoilant ses fautes :

—Yo lamenté mucho que te sacaran de la escuela... Aquello me pareció un disparate y se lo dije a la decana, aunque no me atreví a hacer nada. ¿Qué cosa podía hacer? Pero siento que tenía que haber hecho algo. Total, ahora igual soy un viejo de mierda, con un retiro que no me alcanza ni para empezar a vivir, y si tomo leche y como carne es porque mi hijo más chiquito, el que no estudió, tiene una tarima en un mercado campesino y gana como quinientos pesos al día vendiendo carne de puerco y robándole a todo dios. Gana en un día casi tres veces mi retiro de un mes... » (54).

21. Avec Terry qui peut encore être magnanime et lui donner l'absolution : « —Ya ni yo me acuerdo de eso, maestro —mintió Fernando, descaradamente—. (54)

4 « Un grupo de periodistas independientes estamos tratando de hacerlo para toda la América Latina desde Cartagena de Indias, con un sistema de talleres experimentales e itinerantes que lleva el nombre nada modesto de Fundación del Nuevo Periodismo Iberoamericano [...] Los medios harían bien en apoyar esta operación de rescate. Ya sea en sus salas de redacción, o con escenarios contruidos a propósito, como los simuladores aéreos que reproducen todos los incidentes del vuelo para que los estudiantes aprendan a sortear los desastres antes de que se los encuentren de verdad atravesados en la vida. Pues el periodismo es una pasión insaciable que sólo puede digerirse y humanizarse por su confrontación descarnada con la realidad Gabriel García Márquez, « El mejor oficio del mundo », Gabriel García Márquez, *El País*, 20/10/1996. En ligne : [https://elpais.com/diario/1996/10/20/sociedad/845762406\\_850215.html](https://elpais.com/diario/1996/10/20/sociedad/845762406_850215.html)

22. Où l'on en vient au constat que dans cette enquête-joute de savoirs / connaissances, Mendoza pourrait fort bien n'être, lui aussi, qu'un strict adjuvant et que le partage des rôles s'effectue à ce niveau-là également. Si Álvaro aura été un instrument « technique » – écrire et poster un courrier –, Mendoza, qui, en toute logique, leur abandonne finalement la mission « Ojalá encuentren algo » (54), n'aura été que :

\* le réceptacle-distributeur (cela rappelle le moment où Álvaro devenait un simple élément du décor, le point d'accroche des éléments diégétiques les plus rudimentaires) d'une série d'éléments principalement :

- informatifs

« Para complicar más la historia, comprobé que esta acta, o sea, el original del que esta es una copia, sigue en el libro correspondiente... pero no son iguales. Esta tiene detalles que le faltan a aquella » (52) ;

« Ya consulté con la logia Hijos de Cuba, de Matanzas, y allí nadie sabe nada de esos documentos. » (53) ;

« empezó a enumerar con los dedos—: primero, Heredia era poeta, no novelista; segundo, era un poco mitómano, como buen poeta; y para rematar, no hay ninguna afirmación suya, textual y comprobable, donde se refiera a algo que se supone escribió poco antes de morir... » (53) ;

« El hijo de Carlos Manuel Cernuda fue muchas veces Venerable Maestro de Hijos de Cuba. » (54) ;

- pratiques :

« Ya les mandé hacer una fotocopia » (52) ;

« Ahí tengo su dirección. Ese puede ser el principio, digo yo, ¿no? ») ;

- et techniques :

« los papeles de las logias se guardan en las logias o, cuando hay alguna razón especial, vienen para acá, donde está el registro central » (52) ;

« Porque en los otros no hay nada importante, pura rutina masónica... » (52) ;

« las actas están en los libros de actas, que, como se imaginarán, se escriben a mano » (52) ;

\* l'émetteur de simples impressions :

« Pero a mí me da la impresión de que la persona que preparó ese cajón quería que este papel, precisamente este, no se perdiera » (52) ;



« lo más raro es que esté mecanografiado en una hoja suelta » (52) ;

« esto sigue sonándome raro » (54) ;

\* le formulateur, d'une part, de spéculations :

« En algún momento entre 1932 y 1933 alguien debió de meter estos papeles en el Archivo Nacional y luego se olvidó de ellos o no pudo sacarlos quién sabe por qué » (52) ;

« Lo curioso es que no tienen registro de entrada y son legajos y actas aisladas, como si hubieran sido escogidos al azar [...] » (52) ;

et, d'autre part, de questions, de surcroît très élémentaires :

Si los masones alguna vez los tuvieron porque el hijo de Heredia se los dio, ¿cómo es que no están en la logia, por qué nadie volvió a hablar de ellos, por qué siguen perdidos o escondidos? Algo muy especial debe de haber en esos papeles. Por eso creo que no es una novela... » (53)

Y si era una simple novela, ¿por qué tanto misterio?, ¿por qué la escondieron tantos años? » (53) ;

\* Le déclencheur « psychique » et « intellectuel » de Terry ; le but étant d'amorcer chez lui le raisonnement et de lui insuffler le désir de chercher :

Varios años había empeñado en la búsqueda de alguna pista que pudiera orientarlo hacia aquellos documentos, de los que apenas existían unas pocas noticias oblicuas que sólo habían conducido a nuevas especulaciones cada vez menos fiables. Pero ahora, con la evidencia del acta masónica, por primera vez podía asegurarse la existencia real de un documento que nadie parecía haber leído y que, presumiblemente, podía ser la comentada novela escrita por Heredia entre 1837 y 1839, poco antes de su muerte (54) ;

—¿Qué piensa usted que debemos hacer?

[...]

—Si viniste a buscar esos papeles, pues empieza a buscarlos. El hijo de Carlos Manuel Cernuda fue muchas veces Venerable Maestro de Hijos de Cuba. Ahí tengo su dirección. Ese puede ser el principio, digo yo, ¿no? » (54) ;

\* Et, plus que tout, l'instrument de la reconnaissance de Terry comme seul historien herédien véritablement crédible et légitime. Depuis la crédibilisation et la légitimation que lui donnent ses désignations – « doctor », en référence à son diplôme ; « maestro », en référence au prestige dont il bénéficiait et bénéficie encore auprès de ses anciens étudiants ; « Profe », en référence à l'affection qu'on lui a porté et qu'on continue de lui porter, en

dépité de tout –, Mendoza permet, en effet, l’hypercrédibilisation et l’hyperlégitimation de Terry dans un dialogue qui se termine par :

- une puissante bénédiction de la part de Mendoza :

A pesar de lo socarrones que ustedes podían ser, nunca volví a tener un grupo de estudiantes como aquél. Desde que empecé a darles clases, yo sabía que no eran gente común (54) ;

- par un adoubement : « Pero tengo más confianza en ustedes » (54) ;

- et par un déterminant passage de relais. Si – sans doute plus par politesse qu’autre chose –, il déclare confier le précieux document à la fois Terry et à Álvaro, on comprend qu’en réalité, le destinataire de toute cette histoire est Fernando. Significativement, c’est à lui qu’il s’adresse à la fin (« Si viniste a buscar esos papeles, pues empieza a buscarlos » [54]), en le regardant (« y por fin miró otra vez a los ojos de Fernando » [54]), de surcroît après avoir évoqué Víctor et Enrique, le héros et le martyr (« Lástima que Víctor y Enrique hayan muerto tan jóvenes » [54]). Où Víctor et Enrique deviennent à leur tour d’opportuns adjuvants / faire-valoir, pour, habilement, inscrire Terry au sein de la catégorie des héros et des martyrs, dans une version d’autant plus accentuée que cette elliptique description rend en quelque sorte son calvaire encore plus atroce du fait des fausses anodinité et innocuité du verbe employé : « a ti te hicieran lo que te hicieron » (54). On pourrait ainsi considérer que le maître / docteur a non seulement symboliquement soigné Terry, a même accompli le miracle de le ramener à la réalité et de lui faire redécouvrir le sens de son rapport à la réalité (« Yo le agradezco que se haya acordado de nosotros cuando encontró ese papel. —Fernando volvió a sentarse—. Usted sabe lo que significa para mí toda esta historia » [54]), mais a permis une restauration radicale de son image : le zombi cannibale de la *cubanité* et de ses amis-« hermanos » cubains est soudain métamorphosé en une sorte de figure christique et de croisé mandaté par rien moins que la Grande Loge maçonnique havanaise pour mener l’enquête sur le plus prestigieux des frères maçons cubains et des Cubains tout court.

23. La concurrence des crédibilités et des légitimités entre Mendoza et Terry autour d’Heredia ne s’arrête pas là – comprendre : pour verrouiller la portée et le sens à donner à cette renaissance et inversion d’image de Fernando, il faut un ultime argument. Un ultime argument qui émerge depuis la même mécanique déséquilibre-équilibre-déséquilibre. Au départ, Men-

doza a, en effet, pour lui l'atout majeur qu'à l'instar de l'illustre poète, il est franc-maçon, un « hermano » dans le sens puissamment symbolique et extrêmement incident où l'entend la franc-maçonnerie. Comme si cela ne suffisait pas, on a confié à Mendoza d'importantes responsabilités : « convertido en bibliotecario de la Gran Logia » (51). Il est le gardien de la mémoire du temple.

24. Ce que Terry s'applique lui-même à « éclairer » au début du chapitre, avec une interrogation d'enquêteur historien / d'historien enquêteur qui coïncide, d'ailleurs, aussi sa première intervention dans le dialogue : « — Maestro, dejeme hacerle una pregunta... ¿Usted ya era masón cuando nos daba clases? » (52) Cela établit aussitôt, mais fugacement l'équilibre, à travers un énième duel, en l'occurrence de regards, « Mendoza miró los ojos de Fernando » (52), qui tourne immédiatement (dans la même phrase) en faveur de Terry, « y luego bajo la vista » (52), puis crée (dès la phrase suivante) le déséquilibre et, plus encore, une sérieuse mise en difficulté de Mendoza : « Durante veinte años dejé de ir a la logia. Estuve dormido, como decimos nosotros... En esa época no había alternativas, tenía que escoger entre la logia y la universidad » (52). Il y a clairement ici non seulement un effacement de l'avantage de Mendoza, mais disqualification. Alors qu'en tant que franc-maçon, il aurait dû faire passer la maçonnerie en premier (suivant notamment le modèle d'Heredia), c'est-à-dire être à la hauteur des hautes valeurs éthiques et morales qu'elle prône, eu égard à ce qu'elle représente et à l'engagement qu'elle implique (encore une fois suivant le modèle d'Heredia), il l'a en quelque sorte trahie dans ce qu'elle a de plus essentiel et reniée en s'en détournant (à la différence du modèle herédien) et en s'en montrant indigne. Selon lui, il n'avait pas d'autre solution que de faire un choix et, poussé par la peur et / ou l'opportunisme, il a fait celui de la raison au détriment de celui du cœur et de la « foi ». Un choix qui a d'autant plus de poids avec cette précision (accablante, donc, à l'habitude, évidemment placée directement en bouche du personnage) de la durée, très longue, de vingt ans. Un manque de courage que l'on retrouve dans les mises en garde qu'il adresse rapidement après à ses deux interlocuteurs : « hay dos o tres cosas que quiero decirles. Lo primero es que manejen esta historia con cuidado. Detrás de todo esto hay algo demasiado serio... » (52). Le choix de l'adjectif, « dormido », n'est pas anodin. Tandis que le politique « endort », avec tout ce que cela signifie, la maçonnerie, elle, éveille — exactement ce qu'il se passe, dans d'autres proportions, pour Terry : le politique

l'a en quelque sorte tué, tandis que la maçonnerie le ressuscite, justement grâce à tout ce qu'elle représente, ses hautes valeurs éthiques et morales, etc. Fernando en ressort encore grandi : alors que Mendoza est maçon, il ne sait se montrer complètement digne de la maçonnerie, Terry, qui n'est pas maçon, s'en montre bien plus proche. Pour accomplir ce processus de renversement des crédibilités et légitimités, il y a cette fausseté neutre réponse de Fernando : « Ya entiendo... » – les points de suspension introduisent une ambiguïté ; cela ressemble fort à une concession dubitative et, donc, à une absolution du bout des lèvres. Cette discréditation et délégitimation / recrédibilisation et relégitimation par le biais de la franc-maçonnerie se trouve complétées à travers le portrait peu flatteur que Terry dresse d'un autre maçon déterminant dans l'histoire, José de Jesús :

Si esa acta dice que José de Jesús le dejó a la logia unos papeles de su padre que no podían publicarse, tiene que ser algo muy serio, como usted mismo dice, para que no haya vendido esos documentos, porque el hombre vendía hasta a su madre si encontraba un comprador... (53)

25. Et tout cela converge vers une autre conclusion « naturelle » et logique : l'écrivain-exilé du présent, trahi et brimé est psychiquement et intellectuellement, en quelque sorte mimétiquement, le plus à même de partir en quête des vérités de l'écrivain-exilé du passé, trahi et brimé. Terry paraît d'autant plus crédible et légitime dans ce rôle 1) que Mendoza représente la frange traîtresse, et donc indigne de cette tâche, de la fraternité maçonnique, 2) et que José de Jesús Heredia représente la filiation maçonnique traîtresse, et donc tout aussi indigne :

Si esa acta dice que José de Jesús le dejó a la logia unos papeles de su padre que no podían publicarse, tiene que ser algo muy serio, como usted mismo dice, para que no haya vendido esos documentos, porque el hombre vendía hasta a su madre si encontraba un comprador... (53).

26. Deux décrédibilisations et illégitimations complémentaires, la famille symbolique et la famille concrète. Où Terry devient effectivement le vrai et seul détenteur de ce double héritage. Largement de quoi compenser un rendez-vous manqué avec double café cubain (*cf l'incipit*). C'est en quelque sorte en allant au bout de cette mission qui lui est confiée qu'il gagnera l'ultime amnistie et l'ultime absolution de ses fautes et de ses péchés à l'égard de ses amis-« hermanos » et de Cuba / la *cubanité*.